Zeitschrift: Entretiens sur l'Antiquité classique
Herausgeber: Fondation Hardt pour l'étude de l'Antiquité classique
Band: 9 (1963)

Artikel: Analogie et anomalie
Autor: Collart, Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-660633

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

IV

JEAN COLLART

Analogie et anomalie

ANALOGIE ET ANOMALIE

Je suis heureux, en commençant cet exposé, de rendre hommage à notre éminent collègue, M. Dahlmann, qui, le premier parmi nous, a si fructueusement ouvert le chantier des études varroniennes. *Varro und die hellenistische Sprachtheorie* (1932), l'édition du Livre VIII *De lingua Latina* avec traduction et commentaire (1940), voilà les ouvrages de base auxquels il faut toujours se référer lorsqu'on fait une enquête sur la grammaire de Varron.

Parmi les problèmes posés par le *Traité de la langue latine*, le problème de l'analogie et de l'anomalie occupe vraiment une place à part. Si nous lisons Varron, la question nous apparaît sous forme d'une querelle fondamentale qui, depuis Cratès et Aristarque, semble avoir divisé les grammairiens en deux camps au sujet de la morphologie. Les uns, les philologues analogistes, ou école alexandrine d'Aristarque, attentifs aux déclinaisons, conjugaisons et dérivations, posent des modèles types et des règles générales. Les autres, les anomalistes, généralement confondus avec les philosophes stoïciens, attentifs aux disparates du langage, affirment la vanité des principes généraux et déclarent que variétés et irrégularités règnent sur le langage. Cette controverse, telle qu'elle apparaît chez Varron, a déjà été signalée par Steinthal il y a cent ans (*Geschichte der Sprachwissenschaft bei den Griechen und Römern:* 1re éd., 1863; 2e éd., 1890). Elle a été finement analysée par M. Della Corte dans *La Filologia latina dalle origini a Varrone* (1937) et dans *Varrone, il terzo gran lume romano* (1954). Elle l'a été aussi par M. Traglia dans son édition du Livre X *De lingua Latina* (1955).

Mais, il faut bien le reconnaître, Varron est à peu près notre source unique au sujet de cette querelle. Sans doute il a composé les livres VIII à X *De lingua Latina* sous la forme même d'une controverse et ce fait peut paraître caractéristique. Toutefois cette controverse même est difficile-

ment saisissable ailleurs que chez lui. Dès lors la porte semble ouverte aux interprétations et aux hypothèses. La porte est d'autant plus ouverte que la tradition antérieure à Varron est plus avare de textes. Cratès et Aristarque, les principaux intéressés, ne nous sont même pas connus directement.

D'autre part le *De lingua Latina* est incomplet: les livres VIII à X ne nous présentent (et encore avec des lacunes !) que la partie théorique de la morphologie.

Dans ces conditions, peut-on se faire une idée précise des intentions de l'auteur ? Peut-on faire état des citations curieusement anonymes *(quidam dicunt...)* dont il parsème son livre ? Varron nous donne-t-il un reflet exact de ce que fut cette querelle dont il semble être le seul écho ? Faute de la connaître elle-même directement, en saisissons-nous bien l'esprit ? Varron ne l'a-t-il pas déformée pour faire valoir sa propre opinion ? Et, en poussant plus loin encore la critique, ainsi que l'a fait notre collègue, le Professeur Fehling [1], on peut se demander si cette querelle a existé vraiment ! N'est-elle pas, en dernière analyse, un cadre commode, un type d'exposé adopté par l'auteur, une discussion de Varron avec lui-même ?

Si, au contraire, comme on peut le penser, la controverse a réellement existé, il faut reconnaître qu'à travers l'exposé latin de Varron, à travers les exemples latins qu'il utilise, les procédés de polémique grammaticale semblent parfois stériles et paraissent tourner en rond. Varron l'avoue lui-même: « ... *ut potius de uocabulo quam de re controuersia esse uideatur* » (*L. L.*, X, 6). Il y a chez lui, de ce fait, un curieux mélange de systématisme lorsqu'il expose la querelle, et de réalisme lorsqu'il la juge. Ne serait-ce pas alors que dans cette discussion Varron reproduit, en l'adaptant avec maladresse, une

[1] Detlev FEHLING, *Varro und die grammatische Lehre von der Analogie und der Flexion*, in *Glotta* XXXV (1956), p. 214 sqq., et XXXVI (1957), p. 48 sqq.

méthode nouvelle ? Le Professeur Mette pense que la thèse des anomalistes, celle de Cratès, est, en quelque sorte, chez les Grecs l'application à la grammaire de l'observation empirique (παρατήρησις) et des procédés expérimentaux utilisés par les médecins et physiciens grecs des IIIe et IIe siècles avant notre ère [1]. C'est sous cet angle de visée qu'il faudrait alors considérer la controverse.

Telles sont les interprétations auxquelles il est possible et légitime de se livrer. Elles sont nombreuses, elles sont variées. Et, comme le dit M. Fehling pour les livres morphologiques, comme le montre M. Schröter pour les livres étymologiques [2], il y a toujours profit à relire très attentivement, afin de les faire parler, les textes de Varron et, à partir de lui, les textes grammaticaux antérieurs et postérieurs. Travail délicat et de longue haleine, travail qui aboutit souvent à poser de nouvelles questions plutôt qu'à apporter des résultats positifs, travail qui conduit parfois aussi à constater que dans toutes les hypothèses faites il y a une part de vérité.

Aujourd'hui, à la faveur de notre conversation qui ne saurait être une enquête approfondie sur l'ensemble de ce problème trop vaste, je voudrais, un peu à bâtons rompus, en aborder un aspect. J'envisagerai non pas la querelle Cratès-Aristarque historiquement, pour elle-même, mais le rapport qu'en fait Varron et j'essaierai de voir quel usage il comptait tirer de ce rapport pour ses contemporains.

* * *

« *Ut potius de uocabulo quam de re controuersia esse uideatur* », dit Varron à propos de la querelle anologie – anomalie. Faisons rapidement une petite enquête sur l'emploi de ces deux mots en latin. L'*analogia* en grammaire, comme

[1] Hans Joachim METTE, *Parateresis, Untersuchungen zur Sprachtheorie des Krates von Pergamon*, 1952. [2] Robert SCHRÖTER, *Studien zur varronischen Etymologie*, T. I, Wiesbaden, 1960.

dans les autres disciplines, est un principe de recherche et de comparaison qui permet, moyennant certaines précautions méthodiques, de rapprocher le semblable du semblable, de classer et déterminer des paradigmes. L'*analogia* permet, en cas d'hésitation, dit Quintilien (I, 6, 4), « de rapporter ce qui est douteux à un terme de comparaison qui ne pose pas de problème et à prouver l'incertain par le certain » [1]. Ce principe méthodologique, nous le retrouvons pareil à lui-même chez tous les grammairiens latins. Sous le nom d'*analogia* (sans parler de son synonyme *proportio*), il est ainsi défini dix-neuf fois par la plume des grammairiens qui forment le *Corpus* de Keil. Il est toujours présenté sans arrière-pensée, comme une chose qui va de soi.

Il n'en est pas de même du mot *anomalia*. Sans doute il est employé par Varron. Lorsque Varron expose la théorie morphologique des anomalistes, *anomalia* représente, selon lui, un principe méthodologique antagoniste de l'analogie dont il vient saper les bases (*L. L.*, VIII, 26 et VIII, 38-39) [2]. Mais, par ailleurs, le mot *anomalia* est extrêmement rare chez les grammairiens; il est absent de chez Quintilien; dans le *Corpus* de Keil, il n'apparaît que deux fois. Voyons un peu dans quel contexte.

Anomalia apparaît d'abord chez Probus (IV, p. 48 K.) qui la définit un peu comme un accident: *anomalia est miscens uel inmutans aut deficiens ratio per declinationem* (l'anomalie est un système qui consiste à mélanger, à transformer ou à supprimer des éléments à travers un même paradigme). Mélanger, par ex.: *iugera*, gén. pl. *iugerum*; transformer, par ex.:

[1] Quint, I, 6, 4: *Eius haec uis est ut id, quod dubium est, ad aliquid simile, de quo non quaeritur, referat, et incerta certis probet.* [2] Varr., *L. L.* VIII, 38: « Si l'analogie est une loi du langage, ou bien elle en affecte toutes les parties, ou bien elle n'affecte que telle ou telle partie: or elle n'affecte pas toutes les parties, et le fait qu'elle affecte telle ou telle partie est insuffisant, de même que la blancheur des dents chez l'Ethiopien ne suffit pas à le classer dans la race blanche; donc l'analogie n'existe pas ».

Iuppiter, gén. *Iouis*; supprimer, par ex.: *hoc nefas*, gén. *huius nefas*. Bien loin de poser l'anomalie comme un principe dominateur, hostile à l'analogie, Probus nous dit ceci: « Tout mot qui ne procède ni par mélange, ni par transformation, ni par suppression dans la discipline de son paradigme relève de l'analogie; quant au mot qui procède par mélange, transformation ou suppression dans la discipline de son paradigme, il doit être appelé exceptionnel » [1]. C'est donc l'analogie, selon Probus, qui est une *discipline*, et non l'anomalie. *Nunc etiam hoc monemus*, ajoute encore Probus, *quod analogia maximam partem orationis contineat*.

Une autre fois, dans le *Corpus* de Keil (V, p. 539), *anomalia* apparaît chez le Pseudo-Palémon. Et là, le mot est employé dans le même esprit pour désigner un fait, une forme aberrante: le génitif en *-ius* des pronoms. Ni chez Probus, ni chez le Pseudo-Palémon, il n'est fait allusion à une controverse.

Analogia et *anomalia*, ou leurs équivalents, *similitudo* et *dissimilitudo*, n'apparaissent comme principes méthodologiques opposés et exclusifs qu'une seule fois, semble-t-il, dans les textes latins postérieurs à Varron: c'est chez Aulu-Gelle (*N. A.*, II, 25). Il s'agit d'une notice uniquement tirée de Varron dont le livre VIII *De lingua Latina* est nommément désigné. Par conséquent le passage n'apporte rien d'original sur la controverse.

En conclusion: la rareté du mot *anomalia* dans les œuvres grammaticales, la valeur banale qui lui est donnée là où on le rencontre, paraissent bien caractéristiques. Alors que pouvait bien signifier pour un Romain la querelle de l'analogie et de l'anomalie présentée comme fondamentale ? Pourquoi Varron l'a-t-il racontée puisque ses successeurs latins n'en font pas état, puisqu'ils abandonnent pratiquement le mot *anomalia*.

[1] Probus, IV, p. 48, K.:... *ut quaecumque pars orationis neque miscet, neque inmutat aut deficit per declinationis disciplinam, ad analogiam pertineat, quae uero miscet uel inmutat aut deficit per declinationatis disciplinam, anomala sit appellanda.*

On objectera peut-être que le mot *anomalia* répugnait aux usagers, que, dans le vocabulaire grammatical, il était remplacé par un autre mot: *consuetudo*, par exemple. Varron fait du mot *consuetudo*, en effet, un emploi abondant, et il s'en sert, semble-t-il, à deux fins. Tantôt *consuetudo* est chez lui employé avec valeur banale et désigne un usage de la langue constatable à une période donnée ou dans un genre littéraire donné: il englobe aussi bien les faits de vocabulaire que les phénomènes de flexion: *consuetudo nostra* = « l'usage contemporain », *consuetudo uetus* = « l'usage d'autrefois », *consuetudo apud poetas* = « l'usage des poètes ». Tantôt le mot *consuetudo*, très voisin alors de *dissimilitudo*, représente la manifestation de l'*anomalia* et devient un principe fondamental qui contredit et neutralise celui de l'*analogia*. Par ex. *L. L.*, VIII, 33: « S'il nous faut suivre la règle analogique, ou bien nous devrons suivre la règle qu'on découvre dans la *consuetudo* ou bien celle qui n'y figure pas. S'il faut suivre celle qu'on y découvre, point n'est besoin de règles, puisque, quand nous suivons la *consuetudo*, c'est nous qui faisons la règle. Si au contraire nous suivons la règle analogique que la *consuetudo* ignore, alors nous poserons une question: à supposer qu'un individu ait formé deux mots sur le même modèle dans leurs quatre cas obliques, devrons-nous, même si nous y répugnons, les employer tels qu'il les a forgés, par exemple *Iuppitri, Marspitrem* ? Si par hasard quelqu'un s'obstinait à utiliser pareilles analogies, on s'en prendrait à lui comme à un fou. Par conséquent il ne faut pas obéir à l'analogie. » Voilà, derrière des cas d'espèce, une affirmation de principe qui n'a rien de conciliant.

Mais c'est chez Varron seulement que le mot prend parfois cette valeur. Chez Quintilien rien de tel: la *consuetudo*, selon lui, est « le bon usage »: ... *ergo consuetudinem sermonis uocabo consensum eruditorum, sicut uiuendi consensum bonorum* (le bon usage pour le langage, je le définirai donc comme l'accord des gens cultivés, de même que, pour la vie morale,

je le définirai comme l'accord des honnêtes gens). La valeur est ici beaucoup plus large que chez Varron. Le « bon usage » n'a pas trait uniquement à la morphologie et, en morphologie, il n'est pas limitatif et semble englober aussi bien l'analogie que l'anomalie.

Dans le *Corpus* de Keil enfin nous trouvons assez rarement le mot *consuetudo*, dix fois en tout, et toujours avec valeur banale de cas d'espèce propre à la langue parlée ou écrite. Charisius seul en pose la définition (I, p. 51 K.): *id quod multorum consensione conualuit*. Selon lui, la *consuetudo* prend place avec *natura, analogia* et *auctoritas* dans le plan constructif d'une langue. Il ne s'agit plus d'une opposition de deux principes exclusifs l'un de l'autre, mais d'une synthèse de quatre éléments qui coopèrent à l'économie du langage et s'allient harmonieusement: *constat ergo Latinus sermo natura, analogia, consuetudine, auctoritate*.

Mais précisément, c'est ici que le cas de Varron devient encore plus curieux. Car, ce sens du relatif, cette raisonnable théorie de conciliation que nous trouvons chez Probus, elle se trouve déjà chez Varron, Diomède nous l'affirme. Et ici, nous trouvons un Varron très différent, un Varron n° 2: nous passons, semble-t-il, des principes acharnés et des mots transcendants à une vue pratique et apaisée des choses. Mais voici ce que nous dit Diomède (I, p. 439 K.):

« La latinité, c'est l'observance du parler correct dans le cadre de la langue latine. Elle repose, comme l'affirme Varron, sur les quatre éléments que voici: *nature, analogie, usage, autorité*. La *nature* des verbes et des noms est immuable; elle n'a jamais transmis plus ou moins que ce qu'elle avait reçu. Car si un homme prononce *scrimbo* le mot *scribo*, ce n'est pas la règle de l'analogie, c'est la *nature* même, par définition, qui le convainc d'erreur. L'*analogie*, elle, selon les techniciens, est la systématisation du langage offert par la nature, et elle établit le départ entre la langue de l'homme inculte et la langue de l'homme cultivé, comme on sépare l'argent

du plomb. L'*usage*, lui, a autant de portée que l'*analogie*, non pas en théorie, mais en pratique: car il tire sa valeur de l'accord du grand nombre de telle façon que le raisonnement théorique, sans aller jusqu'à l'approuver, l'admette cependant; la théorie en effet a pris l'habitude d'adopter, en les empruntant à la masse même de la langue courante, les formes qui ont trouvé crédit. L'*autorité* est le dernier élément normatif du langage. C'est lorsque tous les autres éléments font défaut qu'on a recours à celui-là, comme à une bouée [1]. »

Ce qui est frappant ici, c'est qu'il ne s'agit plus de normes dominatrices et irréductibles qui se heurtent dans le principe comme dans l'enseignement de la morphologie. Il s'agit d'une large vue historique du langage dans son évolution et dans son renouvellement. On retrouve exactement les mêmes propos, dans les mêmes termes, sous la plume de Charisius (pp. 62-63, éd. Barwick); toutefois, plus indélicat que Diomède, il ne cite pas Varron. Mais déjà on trouvait des propos similaires chez Quintilien (I,6, 1) [2]. On en ren-

[1] Varr. ap. Diom. in *G. L. K.* I, p. 439 (= *G. R. F.* Funaioli, p. 289, *Fr.* 268): *Latinitas est incorrupte loquendi observatio secundum Romanam linguam. Constat autem, ut adserit Varro, his quattuor: natura, analogia consuetudine, auctoritate. Natura uerborum nominumque immutabilis est nec quicquam aut minus aut plus tradidit nobis quam quod accepit. Nam si quis dicat* s c r i m b o *quod est* s c r i b o, *non analogiae uirtute, sed naturae ipsius constitutione conuincitur. Analogia sermonis a natura proditi ordinatio est secundum technicos neque aliter barbaram linguam ab erudita quam argentum a plumbo dissociat. Consuetudo non ratione analogiae, sed viribus par est, ideo solum recepta quod multorum consensione conualuit, ita tamen ut illi artis ratio non accedat sed indulgeat. Nam ea e medio loquendi usu placita adsumere consueuit. Auctoritas in regula loquendi nouissima est. Namque ubi omnia defecerint, sic ad illam quemadmodum ad ancoram decurritur.* [2] Quint. I, 6, 1: *Sermo constat* r a t i o n e, *u e t u s t a t e*, *a u c t o r i t a t e*, *c o n s u e t u d i n e*. *Rationem praestat praecipue analogia, nonnumquam et etymologia. Vetera maiestas quaedam et, ut sic dixerim, religio commendat. Auctoritas ab oratoribus uel historicis peti solet... consuetudo uero certissima loquendi magistra, utendumque plane sermone ut nummo cui publica forma est:* « Le langage repose sur la règle, sur le temps, sur l'autorité, sur l'usage. C'est au premier chef l'analogie qui fournit la règle, parfois aussi c'est

contrera encore chez saint Augustin, chez Marius Victorinus et chez Audax [1].

Voici en gros, semble-t-il, comment on peut essayer d'interpréter cette deuxième doctrine varronienne. En vertu de la *natura*, de la nature même, chaque génération reçoit de ses anciens un certain état du langage: des formes de base, des mots, des structures. Sur la mise en pratique de cet héritage reçu s'exercent de génération en génération des forces d'ailleurs inégales: 1) une force de continuité, l'*analogia*, qui est la grammaire doctrinale, nécessaire pour maintenir l'unité indispensable entre sujets parlant une même langue; 2) des forces de renouvellement: la *consuetudo* et l'*auctoritas*. Ces forces provoquent des écarts par rapport aux formes et emplois traditionnels. Derrière elles se retrouve l'idée assouplie d'*anomalia*. Tantôt ces écarts s'établissent par une sorte de convention tacite simplificatrice, harmonisante ou créatrice, c'est alors la *consuetudo*, l'usage. Tantôt ces écarts s'établissent par l'ingénieux caprice d'un auteur respecté, c'est alors l'*auctoritas*. J'imagine, par exemple, que les mots grecs empruntés puis déclinés à la manière latine dont nous parle Varron dans *L. L.*, X, 69, sont un exemple de *consuetudo* harmonisante. De même l'extension de l'acc. pluriel en *-es* pour les termes du type *prudens*, traitée par notre auteur dans le *Fr.* 25, p. 155 Funaioli, doit être un exemple de *consuetudo* simplificatrice. La création abondante de diminutifs, selon Varron lui-même (*L. L.*, VIII, 79), relève d'une *consuetudo* créatrice. Enfin, pour ce qui est de l'*auctoritas*, la forme *adsentio*, nous dit encore Varron (*Fr.* 12, p. 192

l'étymologie. Avec le temps c'est une sorte de majesté et, si j'ose dire, de climat vénérable qui fait la valeur des mots. L'autorité s'emprunte habituellement aux orateurs et aux historiens... Mais c'est l'usage qui, en matière de langue est le maître le plus sûr, et il convient d'employer le langage dans le même esprit que la monnaie dont la frappe relève des affaires publiques ». [1] Aug. in *G. L. K.*, V, p. 494; Mar. Victorinus, *G. L. K.*, VI, p. 189; Audax, *G. L. K.*, VII, p. 322.

Funaioli) est, en face d'*adsentior*, un bon exemple de forme créée par l'autorité. Elle est due à l'historien Sisenna.

Tout compte fait, il y a en quelque sorte chez Varron deux attitudes eu égard à l'emploi des mots *analogie* et *anomalie*. Quand il expose la controverse et surtout quand il fait parler le camp des anomalistes, les deux termes ont une acception brutale, impérieuse, transcendante, les principes qu'ils désignent sont absolus, contradictoires et incompatibles. Mais parfois déjà dans les livres IX et X *De lingua Latina*, les mots perdent de cette incompatibilité lorsque Varron semble parler pour lui-même, par exemple IX, 2-3: ... *consuetudo et analogia coniunctiores sunt inter se quam ii credunt, quod est nata ex quadam consuetudine analogia et ex hac consuetudine item anomalia* (usage et analogie sont plus apparentés que ces gens-là ne le croient, car l'analogie est née d'une sorte d'usage et c'est encore de l'usage qu'est née l'anomalie). Mais les deux termes perdent, semble-t-il, tout à fait leur incompatibilité dans les propos varroniens rapportés par Diomède. Varron y oublie complètement le point de vue de la controverse. Contraste flagrant, retournement brusque: le même homme paraît jouer sur deux claviers différents. Comment expliquer ce Varron *bifrons* ? C'est ici que le terrain devient particulièrement mouvant.

Dans le débat contradictoire pour et contre l'analogie, les arguments généraux prêtés aux anomalistes sont presque toujours agressifs et souvent spécieux comme celui des dents blanches du nègre qui ne suffisent pas à le classer dans la race blanche (*L. L.* VIII, 38). Si Varron a emprunté cet argument et d'autres du même genre à l'école de Cratès, peut-être bien Cratès ne les avait-il pas employés aux mêmes fins morphologiques ? Varron aurait retenu l'image de l'argument et non pas son point d'application. Car il serait absurde, comme le dit M. Fehling (p. 267), d'imaginer des théoriciens du langage qui rejetteraient la validité du système général des déclinaisons et conjugaisons. Pourtant il n'est

peut-être pas prudent de croire systématiquement que les citations grammaticales particulières, presque toutes anonymes en effet et introduites par *quidam dicunt* ou par *reprehendunt*, sont étrangères à l'école de Cratès et qu'elles répondent à une sorte de dialogue intérieur chez Varron lui-même. Par exemple, au livre IX, § 91, dans *reprehendunt Aristarchum, reprehendunt* représente Cratès puisqu'il s'agit d'une observation semblable à celle qui est présentée sous le nom de Cratès au § 68 du livre VIII.

On peut, semble-t-il, admettre qu'en exposant la théorie des anomalistes, Varron, même s'il y a mêlé des éléments personnels, a utilisé des arguments d'origine grecque. Mais d'autre part, on l'a remarqué souvent, lorsqu'il expose cette controverse et particulièrement la thèse, chez lui bien étrange, des anomalistes, il n'a pas l'air de croire à l'argumentation développée. Alors pourquoi exposer la querelle ?

Son jugement sur ses devanciers est sévère: *quem locum, quod est difficilis, qui de his rebus scripserunt aut uitauerunt, aut inceperunt neque adsequi potuerunt* (*L. L.*, X, 9). Il est sévère aussi pour Cratès (*L. L.*, IX, 1): *nobilis grammaticus qui fretus Chrysippo contra analogiam atque Aristarchum est nixus, sed ita, ut scripta indicant eius, ut neutrius uideatur peruidisse uoluntatem* (Cratès, grammairien illustre qui, appuyé sur Chrysippe, s'est manifesté contre Aristarque et l'analogie, mais de telle sorte que, visiblement, comme le montrent ses écrits, il n'a pénétré les intentions ni de l'un, ni de l'autre).

Est-ce Cratès qui n'a pas compris Aristarque ? Est-ce Aristarque qui n'a pas compris Cratès ? Est-ce Varron qui, un peu diaboliquement, pour faire valoir sa doctrine conciliatrice, a joué sur la valeur des termes et exagéré l'ampleur du débat ? J'avoue que je me suis un peu orienté vers cette dernière solution dans mon travail sur *Varron grammairien*. La carence de la tradition, l'absence de textes autres que celui de Varron rendent les interprétations délicates.

Sans traiter Varron de personnage diabolique, on peut imaginer que la controverse Cratès-Aristarque, une fois transposée dans le domaine latin, était en porte à faux, que son esprit même n'était plus saisi par les Romains, que Varron a été amené, sans trop de calcul, à la trouver en effet absurde sous son nouvel aspect, l'aspect latin.

Comme le suggère en particulier M. Mette dans *Parateresis*, la position de Cratès et des Anomalistes à propos de l'Ἑλληνισμός intéressait, au premier chef, la jeune querelle de l'atticisme et de l'anti-atticisme et non pas l'observance ou la non-observance des flexions en tant que mécanismes linguistiques. Les partisans de l'Atticisme affichaient une intransigeance doctrinale; et cette intransigeance, la diffusion des œuvres littéraires dialectales d'une part, l'observation d'une Κοινή naissante d'autre part la rendaient caduque. Il s'agissait d'un débat sur la langue grecque dans son développement diversifié et ses aspects multiples. La morphologie n'était pas la seule en cause, le vocabulaire et le style surtout l'étaient aussi, mais la morphologie fournissait pour une même époque ses exemples nombreux de différenciations.

En s'inspirant de sources grecques, en transposant la querelle avec docilité dans le domaine latin, en l'appuyant sur des exemples latins, les philologues romains, et singulièrement Varron, aboutissaient à une impasse. Les conditions étaient tout à fait différentes: les dialectes régionaux s'étaient effacés devant le latin, sans avoir produit d'œuvre littéraire. Le latin de Rome était la langue unitaire et l'on manquait de recul pour envisager un long passé. Rien de comparable à l'atticisme et à l'anti-atticisme. Adapter les théories grecques de l'anomalie sur la seule morphologie latine du Ier siècle avant notre ère, c'est faire tourner une machine à vide. Varron s'en aperçoit et, par opposition au problème de l'Ἑλληνισμός et à la forme qu'il a prise, il donne au problème de la *latinitas* une forme qui convient à la langue latine et à son histoire. Il envisage la formation

du latin, langue unique, sous l'aspect d'une évolution progressive et d'un renouvellement interne. Par là Varron, me semble-t-il, cherche à établir que Rome, dans ce domaine philologique, ne saurait être tributaire des doctrines grecques, qu'elle peut et doit avoir son autonomie dans le domaine grammatical.

Le résultat le plus clair de l'exposé varronien aura été de décanter la science grammaticale dans l'antiquité romaine, de lui faire prendre conscience d'elle-même. Mais la controverse de l'analogie et de l'anomalie disparaît, après Varron, dans les traités en langue latine parce que, précisément, je pense, elle n'y était pas viable et parce que Varron avait révélé qu'elle était grammaticalement sans objet.

Deux générations après lui, voici un texte de Quintilien qui me paraît significatif. Quintilien en effet est un grand admirateur de Varron. Il cite Varron vingt-trois fois, alors qu'il ne cite que quatre fois César, quatre fois Nigidius Figulus et une seule fois son propre maître, Palémon. Souvent aussi Quintilien utilise Varron sans le nommer, comme l'a montré M. Cousin (*Etudes sur Quintilien*, I, chap. 2, pp. 26 sqq.). Or Quintilien semble reprendre cette fin de non recevoir qu'on observe chez Varron à l'égard de la querelle. Sans la désigner nommément, mais par simple allusion, il paraît en rejeter la validité: « Ce n'est pas en effet, dit Quintilien, au moment où les hommes étaient créés que l'analogie est tombée du ciel pour donner sa forme au langage; non, elle n'a été inventée qu'après qu'ils eurent commencé à parler et que l'on eut noté les différentes flexions. Ainsi elle s'appuie non sur un principe, mais sur des exemples; ce n'est pas une loi du langage, mais le résultat de l'observation, de telle sorte que l'analogie même tire son origine avant tout de l'usage ». *(Non enim cum primum fingerentur homines, analogia demissa caelo formam loquendi dedit, sed inuenta est postquam loquebantur, et notatum in sermone quid quo modo caderet. Itaque non ratione nititur sed exemplo, nec lex est loquendi, sed obseruatio,*

ut ipsam analogiam nulla res alia fecerit quam consuetudo) [1]. Les tournures volontairement négatives me semblent bien faire allusion à une controverse superflue et irrecevable.

Au contraire la querelle des deux partis adverses, la querelle de l'atticisme et de l'anti-atticisme va demeurer longtemps encore dans le monde grec où les circonstances la justifient.

[1] Quint, I, 6, 16.

DISCUSSION

M. Brink: I have much admired the lucidity of M. Collart's argument. The areas of agreement and disagreement are now marked out very clearly. There was one minor matter which I did not quite seize. Could I ask M. Collart about it ? What is the point of his comparison between Analogy and Anomaly on the one hand and Atticism and Asianism on the other ?

M. Collart: Le monde grec avec ses nombreux dialectes qui produisent des œuvres littéraires offre un cadre naturel pour la querelle de l'analogie et de l'anomalie sous la forme de l'atticisme et de l'anti-atticisme. Le monde romain n'offre pas un cadre semblable.

M. Brink: I wonder precisely how much there is to compare. The two pairs of subjects may have overlapped in the fields of Ἑλληνισμός or *Latinitas*. But unless a close connexion between Greek Atticism-Asianism and Analogy-Anomaly is established, should we not agree that each pair of subjects appealed to a different public ? The antithesis Atticism: anti-Atticism (or what I should still prefer to call Asianism) chiefly concerned style; its connexion with the Greek dialects seems to me, to say the least, doubtful. Although word-lists were or became indispensible for Atticists, the matter as a whole presumably appealed to those chiefly interested in style—rhetoricians and « littérateurs ». *Per contra*, Analogy and Anomaly were debated by grammarians (in the narrow sense of the word) for the benefit, or discomfiture, of other grammarians. Does that fact make the subject any less interesting—to grammarians ?

M. Collart: Analogie et anomalie, querelle qui touche surtout à des faits de langue, atticisme et anti-atticisme, querelle qui touche surtout à des faits de style, mais qui peut aussi parfois présenter un aspect linguistique et lexical sont, me semble-t-il, aptes à se relayer l'une l'autre à certains égards. Au reste ce qui intéressait le « truquage » de Varron dans sa présentation de la

querelle analogie-anomalie, c'était surtout le fait que les conditions linguistiques et littéraires étaient différentes entre Rome et le monde grec.

M. Schröter: Herr Collart geht offenbar von Mettes These aus, dass Krates in die Diskussion um reines Attisch als früher « Antiattizist » oder besser als « gemässigter Attizist » eingegriffen habe (*Parateresis*, S. 55). Aber diese These ist auch heute noch Zweifeln ausgesetzt (vgl. *Gnomon* 27 [1955], 328 f.)

Vielleicht darf Herr Brink seine Bedenken mit grösserem Nachdruck vertreten, da Dihle im *Hermes* 85 [1957] 170 ff. einen Kausalzusammenhang zwischen Analogie und aufkommendem Attizismus in Griechenland mit guten Gründen verneint und gerade umgekehrt eher in Rom gelten lässt.

M. Della Corte: Ho seguito con il più vivo interesse la relazione del collega Collart, dalla quale tutti abbiamo appreso come Varrone abbia saputo, con personale originalità, adducendo una documentazione nuova e adattandosi al clima romano (dove non esisteva il problema della dialettologia), armonizzare le esigenze della rigida grammatica alessandrina con quelle della più libera e fantasiosa grammatica pergamena. Dunque anche di lui si potrebbe dire quello che si disse di Valerio Catone: *en cor Zenodoti, en iecur Cratetis*, avendo tuttavia l'avvertenza di mutare Zenodoto in Aristarco. Ma più ancora mi ha fatto piacere di udire dalla viva voce del collega Collart la affermazione che esiste un *Varro bifrons*. Non c'è dubbio che Varrone non può aver scritto due cose diverse nella stessa opera e nello stesso anno. Se troviamo che nel *De lingua Latina* sostiene l'antitesi *analogia-anomalia*, mentre in un'altra opera (che con tutta probabilità è il *De grammatica*) ammette la coesistenza di *natura, analogia, consuetudo, auctoritas*, ciò vorrà dire che dal 45 al 35 Varrone ha mutato atteggiamento e che, mentre nel 45 era ancora viva la polemica fra scuola alessandrina e scuola pergamena, dieci anni dopo, tale polemica, come del resto l'analoga polemica degli atticisti e degli asiani o dei *poetae novi* contro gli arcaicizzanti si era assopita, o tutt'al più aveva mutato termini e forse terminologia. Si ha l'impres-

sione che fino a che durò la libera repubblica ci fu un maggior fervore di polemica; come venne il secondo triumvirato, gli spiriti si placarono. D'altro canto nelle ultime sue opere Varrone manifesta il proposito di normalizzare e di sistemare la cultura romana.

Se posso completare il pensiero del professor Collart, vorrei dire che esiste anche una corrente analogistica nel diritto romano e si può ancora parlare della polemica, che nell'età augustea era viva nella retorica fra apollodorei e teodorei. Si hanno fondati motivi per credere che Ateio Capitone fosse anomalista, mentre il suo rivale Antistio Labeone analogista.

M. Schröter: Herr Della Corte geht davon aus, dass die varronischen Kriterien der *Latinitas (natura, analogia, consuetudo, auctoritas)* in *De grammatica* standen. Aber diese Zuweisung scheint mir gar nicht so sicher. Sollten sie nicht mit grösserem Recht nach *De sermone Latino* gehören, wo es primär um Sprachrichtigkeit ging? (Vgl. Funaioli, *GRF*, p. 200 zu *Fr.* 268 und besonders Fehling, *Glotta* 35 [1956] 214 ff.) *De sermone Latino* ist aber von *De lingua Latina* kaum durch einen grösseren zeitlichen Abstand getrennt.

M. Collart: Je suis tout à fait d'accord avec les observations de M. Della Corte et le domaine juridique offre un parallèle très suggestif avec le domaine grammatical.

M. Dahlmann: Die Frage nach συνήθεια-λόγος, *exercitatio-natura*, u. ä., hier also nach ἀνωμαλία-ἀναλογία, ist in der Behandlung vom Wesen jeglicher Disciplin seit alters eins der wichtigsten Grundprobleme, aus dessen Beantwortung sich ergibt, ob es sich bei dem behandelten Gegenstand um blosse ἐμπειρία oder um eine τέχνη handelt; das ist nicht allein typisch für die Medizin, aus der Mette diese Fragestellung für die *declinatio* herleitete. Man denke etwa an Sextus Empiricus, der an alle μαθήματα diese Grundfrage richtet und sich dann jedesmal gegen die τέχνη entscheidet. Schon aus diesen Überlegungen kann Varro die Antithese bzgl. der *declinatio* nicht konstruiert haben, sondern er tritt, wie er es auch selbst versichert und belegt, in die Tradition der griechischen Theoretiker.

M. Schröter: Das Argument von Herrn Dahlmann möchte ich durch einen Hinweis auf die nach Art und Umfang sehr unterschiedliche Diskussion der Antithese τέχνη-ἐμπειρία in den einzelnen *artes* ergänzen. Bei Vitruv (I, 1, 1 ff.) oder auch in Varros *R.R.* (I, 3) wird die traditionelle Frage mehr angedeutet als erörtert. Im *Prooemium* von Celsus *De medicina* dagegen wird das *pro* und das *contra* mit detaillierten Argumenten und mit Hinweis auf hervorragende Vertreter beider Seiten weitläufig ausgefochten und danach ein Ausgleich versucht. Woher diese Unterschiede ? Weil der Gegensatz *ars-consuetudo* in der Medizin seit alters tatsächlich existierte und es einem Autor wie Celsus deshalb leicht fiel, die übliche Eingangsfrage nach der Realität der darzustellenden *ars* mit dem Material zu erörtern, das historische Wirklichkeit und literarische Tradition darboten.

Ähnlich verhält es sich in *De lingua Latina*. Varro konnte von der tatsächlichen Diskussion über die Realität und den praktischen Nutzen der Etymologie und der Analogie ausgehen. Und diese Fragen schienen ihm wenigstens für die Sprachbetrachtung aktuell und wichtig genug und er fand genügend literarisch fixiertes Material vor, so dass er sich nicht auf eine einleitende Betrachtung beschränkte (was Celsus immerhin tut), sondern der praktischen Anwendung der beiden *artes* auf die lateinische Sprache (*L.L.* V-VII und XI-XIII) je drei eigene Bücher vorangehen liess, in denen zugleich mit den vorgegebenen Kontroversen auch die Theorie der *artes*, ihre *forma*, ausgleichend dargestellt wurde.

M. Collart: Il est vrai que les deux notions d'ἐμπειρία et de τέχνη sont applicables à toutes les connaissances, celle du monde concret comme celle du monde abstrait et la médecine, sur ce point, semble constituer un cas privilégié.

M. Waszink: Wie mir scheint, muss der Einfluss des Traditionsguts der in der Medizin üblichen Argumentationen auf die anderen Disziplinen doch besonders bedeutend gewesen sein, und zwar zunächst aus dem Grunde, dass dort schon recht früh die Frage erörtert wurde, ob man von einer τέχνη oder nur von

einer ἐμπειρία sprechen sollte. M. a. W., die Medizin muss ein grösseres Arsenal von Argumenten *in utramque partem* zur Verfügung gehabt haben als die anderen *artes ac disciplinae*. In diesem Zusammenhang möchte ich daran erinnern, dass schon früh die Medizin für sehr grundsätzliche Fragen einen Einfluss auf die Philosophie ausgeübt hat; ich halte es für sehr wahrscheinlich, dass Werner Jaeger Recht hatte mit der im ersten Bande der *Paideia* ausgeführten Behauptung, dass der Begriff der « menschlichen Natur» von der Medizin her in die Debatten der Philosophen und Sophisten des fünften vorchr. Jahrhunderts hineingekommen ist. Auch möchte ich an alle doch äusserst wichtigen Fragen erinnern, die in der Auseinandersetzung zwischen der dogmatischen und der empirischen Ärzteschule erörtert wurden. Schliesslich ist auch zu beachten, dass Varro selbst in *De lingua Latina* sich mehr als einmal auf die Ärzte beruft, z. B. in der grundsätzlich bedeutsamen Stelle in V, 8, wo er den Begriff der *opinio* klarstellen will.

M. Schröter: Die von Anfang an vorhandene und wohlbegründete Sonderstellung der Medizin unter den τέχναι ist wohl auch der Grund dafür, dass sie bei den Technographen am häufigsten als *exemplum* erscheint, auch bei Varro.

Gleichwohl bleibt zu beachten, dass die *artes* ganz allgemein untereinander Bilder und Vergleiche austauschen. So erscheint im Prooemium zum VII. Buch ausser der Medizin auch ein Vergleich mit der für bestimmte Werke der Kleinkunst angemessenen Betrachtungsweise.

Man wird also gut daran tun, den Arztvergleich in *L.L.* V, 8 nicht zu ' individuell ' auszuwerten.

M. Della Corte: Il professor Waszink ha opportunamente richiamato alla nostra mente il I volume della *Paideia* di Werner Jaeger. Io penso che qui ci sia da far tesoro anche del terzo volume della medesima *Paideia*, nel quale si chiarisce come, alla morte di Socrate, si determinino due tendenze, quella platonica e teorizzante (con una diramazione isocratea) e una senofontea assolutamente pratica. In Roma questa distinzione fu ugualmente

presente: si può dire che l'organizzazione delle *artes* o τέχναι pratiche compaia nella enciclopedia di Catone e di Celso (agricultura, retorica, medicina, strategia), mentre l'enciclopedia delle arti liberali, quella che sboccherà nel trivio e nel quadrivio, appare per la prima volta in Varrone, per poi tornare in Agostino, Marziano Capella, Cassiodoro ed Isidoro e limitatamente al solo quadrivio in Boezio.

M. Traglia: L'antitesi analogia-anomalia senza dubbio rappresenta un aspetto particolare di quella opposizione τέχνη-ἐμπειρία che si realizza in un quadro molto più ampio che non nell'ambito esclusivo del sistema linguistico. In realtà la medicina offre al riguardo (e Varrone se ne serve spesso) un persuasivo termine di confronto. Alla documentazione finora addotta io vorrei aggiungere un altro passo assai importante. In *L.L.* X, là dove l'autore vuole chiarire i particolari tipi di analogia che regolano, nel verbo, la formazione dei tempi, egli fa una distinzione assai importante: *analogia quae dicitur, eius genera sunt duo: unum deiunctum sic est: ut unum ad duo, sic decem ad viginti; alterum coniunctum sic: ut est unum ad duo, sic duo ad quattuor* (§ 45). E porta subito due esempi, uno dei quali è per l'appunto preso dalla medicina: *medici in* ⟨*a*⟩*egroto*[*s*] *septumos dies qui observant, quarto die ideo diligentius signa morbi advertunt, quod quam rationem habuit primus dies ad quartum, eandem praesagit habiturum qui est futurus ab eo quartus, qui est septumus a primo.* L'altro esempio è desunto dalla musica: *sic e septem cordis citharae tamen duo dicuntur habere tetracorda, quod quemadmodum crepat prima ad quartam cordam, sic quarta ad septumam respondet, media est alterius prima, alterius extrema* (§ 46). Ma il fondamento di questo tipo di proporzione è nella dottrina matematica che trova la sua applicazione tanto nella τέχνη γραμματική quanto in quella μουσική. È il tipo di proporzione aritmetica, in cui i due termini medi sono uguali, e cioè 1 : 2 = 2 : 4.

Ancora un'osservazione prima di terminare questo mio breve intervento. Per quanto riguarda la realtà storica della controversia anomalia-analogia, noi non sappiamo se in realtà ci sia stata

una polemica Cratete-Aristarco. Ma io non credo che essa sia stata solo immaginata da Varrone per ragioni dialettiche, per potere attuare cioè il suo metodo espositivo di tesi, antitesi e sintesi. Se non c'è stata polemica fra i due caposcuola, dal testo stesso di Varrone (*reprehendunt, contendunt,* ecc.) sembrerebbe risultare la realtà storica di una polemica fra i loro scolari. Del resto la conciliazione fra i due opposti punti di vista dell'analogia e dell'anomalia non è creazione di Varrone. La sua originalità sta — se mai — nell'elaborazione del materiale attinto da altri, ma il pensiero che è alla base della sua sintesi io credo sia frutto della meditazione di menti greche.

M. Collart: Je pense aussi qu'il a pu y avoir avant Varron des tentatives de conciliation entre doctrines adverses, mais j'ai voulu dire que Varron a présenté sa critique des théories grecques avec une mise en scène latine et une orientation critique qui lui sont propres et qui, fort diplomatiquement, favorisent à la fois l'idée de théorie conciliatrice et l'essor d'une grammaire latine autonome.

M. Michel: En premier lieu il me paraît certain que des discussions effectives ont opposé entre eux les grammairiens hellénistiques: cela est attesté par l'*Adversus grammaticos* de Sextus Empiricus. La première partie de cet ouvrage montre que les chercheurs étaient effectivement divisés sur le problème général des rapports de l'art et de l'expérience. L'on peut à ce propos souligner la complexe richesse de la pensée antique, telle qu'elle vient d'apparaître dans notre discussion: l'art se distingue de l'expérience; on distingue d'autre part les différentes fins de l'art, qui est une activité pratique ou esthétique: ces fins peuvent être l'*honestas*, ou la beauté, ou l'*utilitas*. C'est évidemment cette dernière qui intervient d'une façon particulièrement marquée dans la médecine, et c'est ainsi que l'évocation de cet art spécialisé (dont M. Waszink a montré l'importance) s'inscrit dans le cadre général de la théorie des arts, tel que les rhéteurs et les philosophes l'avaient tracé.

De la même façon, Varron utilise sans doute les cadres de la pensée philosophique, lorsqu'il donne à son traité la forme d'un

échange d'arguments entre analogistes et anomalistes. M. Collart a montré que cela provient sans doute chez lui d'une exigence intellectuelle: l'on pourrait remarquer pour confirmer ce point que la forme adoptée par Varron est intermédiaire entre l'exposé suivi et le dialogue; de la même façon le *De fato* de Cicéron est intermédiaire par sa forme entre le *De officiis* et le *De finibus*. Or Cicéron utilise la forme dialoguée lorsqu'il veut développer *in utramque partem* des opinions qui ne comportent pas la certitude de la science: il confie alors l'expression de ces opinions diverses respectivement aux différents interlocuteurs. Nous savons que Varron lui aussi sait se résigner à n'atteindre que des opinions plausibles, en préférant certaines d'entre elles. C'est pourquoi, par loyauté, et pour bien montrer qu'il n'a pas de certitude, il présente sur chaque thèse tous les arguments possibles, en se gardant de conclure absolument.

M. Dahlmann: Ich hätte schon vorhin, als ich darlegte, dass es sich bei der varronischen Frage, ob in der Klisis das blosse Walten der Anomalie, der *consuetudo* oder die Befolgung eines λόγος vorhanden sei, nicht um eine eigene Konstruktion Varros handeln könne, auf den Aufsatz von F. Heinimann, *Eine vorplatonische Theorie* der τέχνη (*Mus. Helv.* XVIII (1961), 105) hinweisen sollen. Er hat mit reichem Material dargelegt, dass diese Frage nach dem Wesen eines Lehrgegenstandes, ob τέχνη oder nicht, schon in sophistischer Zeit gestellt wurde und ihre Lösung fand auf Grund des Kriteriums, ob die betreffende Disciplin auf blosser ἐμπειρία oder auf ἐπιστήμη basiere, auf *consuetudo* also oder *ratio*. Er hat auch die Kontinuität dieser *quaestio* ausgeführt. Auch die Definition — wie hier bzgl. der Klisis bei Varro — dass die *ars* ein τέλος εὔχρηστον haben, dem *utile* dienen müsse, ist alt und durch die Tradition festgelegt.